

HISTOIRE

QUAND LES NAZIS LISAIENT DES POLARS

Tout le monde les a oubliés, mais des milliers de "Krimis" (polars) ont été publiés sous le III^e Reich. Le chercheur Vincent Platini s'est penché sur leur histoire

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS FORESTIER

Krimi. Une anthologie du récit policier sous le Troisième Reich, textes choisis et traduits de l'allemand par Vincent Platini, Anacharsis, 448 p., 23 euros.
Lire, s'évader, résister. Essai sur la culture de masse sous le III^e Reich, par Vincent Platini, La Découverte, 220 p., 22 euros.

Sacrée découverte : qui pouvait se douter que, de 1933 à 1945, les polars ont eu un immense succès en Allemagne ? Entre la prise de pouvoir de Hitler et son suicide, les Allemands ont continué à lire, massivement, des *Krimis* (polars). Peu surveillés par la censure au début, les polars sont restés, pendant un long moment, un des angles morts de la politique culturelle nazie. C'est ce que révèle Vincent Platini, enseignant à l'université d'Augsbourg et à la Freie Universität de Berlin, dans deux livres formidables : « Krimi. Une anthologie du récit poli-

cier sous le Troisième Reich » et « Lire, s'évader, résister. Essai sur la culture de masse sous le III^e Reich ». L'idéologie nazie, tout en s'infiltrant dans certains livres (toute-puissance de la police, surveillance efficace, coercition), a été moins prégnante qu'on ne le pensait. D'abord, grâce à une censure négligente. Ensuite, à cause de la popularité même du genre. Et, alors que certains auteurs se pliaient aux nouvelles règles, d'autres écrivaient, littéralement, à l'encre (très) sympathique. Des *Krimis* qu'il fallait lire entre les lignes ont été publiés malgré la surveillance des organes d'Etat. Le polar nazi, continent disparu, réapparaît, et, *mein Gott* ! c'est passionnant.



Le Nouvel Observateur Existe-t-il réellement une catégorie « polar nazi » ?

Vincent Platini Il existe en effet des polars, les *Krimis*, qui ont été publiés sous le régime nazi, environ 3 000 titres. Il y avait un courant polar sous la République de Weimar, il n'a pas disparu en 1933. Il a été suivi par une littérature polar nazie, clairement imprégnée d'idéologie, mais avec des contours assez flous. Ainsi la figure du juif est rarement présente. L'idéologie apparaît, mais de façon implicite.

Pourquoi ?

Parce que, pendant très longtemps, le régime n'a pas voulu frayer avec cette littérature, qui était déconsidérée, ce

qui a laissé aux auteurs une certaine latitude. Et le polar a une apparence – mais une apparence seulement – apolitique. Ce n'est qu'à partir de la fin des années 1930 que la censure s'est montrée plus agressive. Ainsi, les polars d'origine anglo-saxonne ont été écartés, au profit des « bons » polars allemands. Les personnages, souvent inspirés des romans anglais, ont alors été rapatriés et, au lieu de glorifier le détective privé solitaire, on a glorifié la police allemande. On est plus près de Maigret que de Philip Marlowe. A cette exception près qu'on évite de présenter un seul personnage héroïque : on préfère distribuer l'héroïsme au travers de plusieurs

Schränker (Gustav Gründgens), chef de la pègre dans « M le Maudit » (1931) de Fritz Lang et une couverture de polar (photomontage)

personnages. C'est l'institution dans son ensemble qui doit être présentée favorablement.

Dès son apparition, en France comme en Angleterre, le polar a une charge subversive. Comment, alors, s'accommoder du nazisme ?

Sous Weimar, le *Krimi* avait en effet une dimension subversive. Mais, pour les nazis, ces livres sont anodins, insignifiants. A partir de 1937, la vis se resserre. En 1940, les choses fluctuent. Le *Krimi* bénéficie du fait que c'est une littérature de masse, et que la censure ne peut pas tout avaler, en termes de quantité. Il y a aussi des auteurs qui jouent avec les lacunes de celle-ci : ils commencent et terminent leurs

romans en célébrant le régime, et, au milieu, glissent des pointes critiques. Il y a d'autres ruses : ainsi, un auteur comme Werner Bergengruen se permet, dans « le Grand Tyran » (1935), de décrire un régime oppressif – mais sous l'Italie de la Renaissance.

Y a-t-il des auteurs juifs de « Krimis » ?

Oui. Il y a Stefan Brockhoff, par exemple, auteur de trois romans policiers, dont « Musik im Totengässlein » (1936). Sous ce nom se dissimulent trois écrivains, Dieter Cunz, Oskar Koplowitz et Richard Plaut. Les deux derniers sont juifs. Et tous les trois sont homosexuels et marxistes. Installés en Suisse, ils publient les romans par l'intermédiaire de la mère de l'un d'entre eux, et, en définitive, peuvent ainsi financer leur départ pour les États-Unis. Ils réussissent même à créer un personnage nommé Adorno, passé à la barbe de la censure... Un autre auteur, Michael Zwick, a publié 25 titres entre 1933 et 1935 ! En 1936, on lui interdit d'écrire – car il est juif – mais il réussit à publier quelques nouvelles très ironiques à l'égard du régime. Et ses œuvres continuent à circuler, malgré tout. On perd sa trace en 1940 à Berlin. J'avoue que je ne suis pas très optimiste sur le sort qui lui a été réservé.

L'image qui s'impose, de prime abord, quand on pense au polar allemand, c'est celle de « M le Maudit »...

En 1931, ce qu'impose « M le Maudit », inspiré d'un article d'Egon Jacobson,



Deux Krimis, l'un, à droite, de Michael Zwick, auteur juif interdit en 1936



BIO
VINCENT PLATINI est né en 1980. Il a étudié la littérature et le cinéma en France, en Allemagne et aux États-Unis. Après une thèse en littérature comparée à la Sorbonne, il vit et travaille à Berlin.

TROMPER LES CENSEURS

— Pour contourner la censure, des auteurs n'hésitent pas à se plier à l'obligation de faire l'éloge du nouvel ordre, tout en prenant leurs aises dans certains passages. C. V. Rock, écrivain prolifique, et parfois en délicatesse avec le régime (mais nullement contestataire), fait figurer en tête de « Meurtre à cinq sous » (1938) l'avertissement suivant : « Par le présent recueil, l'auteur démontre que le crime est "une mauvaise affaire". Les gains qu'en retirent les rebuts de l'humanité ne valent pas ce qu'ils dépensent pour parvenir à leurs fins. [...] L'auteur et l'éditeur souhaitent aussi profiter de cette occasion pour exprimer leur vive reconnaissance à l'administration policière – et en particulier au service de presse de la police du Reich – pour son aide et son aimable soutien. »

c'est l'image des associations criminelles. Le mythe des bas-fonds est très important dans l'imaginaire littéraire allemand. L'idée qu'il y a des sortes de syndicats de gangsters, avec un règlement intérieur, est très présente. Cette contre-société, très structurée, pallie le manque de légitimité de Weimar. Or, l'un des points du programme des nazis est de « lutter sans merci contre la criminalité ». En arrivant au pouvoir, les nazis ont immédiatement interdit ces associations. Dans les Krimis de l'époque nazie, ces syndicats ont disparu. Et, dans la foulée, il faut montrer que le crime a été éradiqué. La Chambre de la Culture du Reich (*Reichskulturkammer*, RKK) impose aux auteurs l'idée qu'il n'y a plus de grands criminels. Les seuls délits autorisés, dans le polar, sont des vols de voiture ou de timbres, des choses très minimes.

Quelle a été l'évolution du polar allemand, dans ces années-là ?

On a mis l'accent sur l'organisation de la police, sur des rafles efficaces contre les délinquants, sur la disparition du crime, grâce au nouvel ordre nazi. Le problème, c'est que, s'il n'y a plus de délits, il n'y a plus de polars ; or, en Allemagne, c'est un genre immensément populaire. Du coup, les autorités ne pourront jamais mettre au pas le Krimi. Avec la guerre, les choses ont changé plus nettement. D'abord, la censure est devenue moins regardante, pour satisfaire le public. Une première liste de polars a été mise au point pour l'envoi aux troupes : elle était très politique, très restrictive. Puis elle a été élargie, car les soldats étaient friands de ces livres.

C'est quand même curieux, cet appétit de littérature noire

alors que le monde baignait dans le sang...

C'était une façon de prendre possession de la réalité. Ainsi, il y a eu un fait divers connu : un tueur en série opérait dans le métro pendant la guerre. Cet événement a donné lieu à deux romans, dont l'un a été publié en 1944. L'auteur était le président de la Chambre de Culture, très proche de la Waffen SS. Le livre montre les membres du Parti participant aux recherches, et vante l'efficacité de la police. En plein désastre, on montrait un pouvoir tout-puissant contre un ennemi intérieur, en apparence anodin mais abject : l'assassin s'attaquait à des femmes seules, les hommes étant partis. Vers la fin de la guerre, en fait, le polar devient plus facile à contrôler, tout simplement parce que l'encre et le papier deviennent sévèrement rationnés. Les romans qui plaisaient aux autorités avaient la priorité.

Le roman policier a-t-il connu une réévaluation, après la guerre ?

Non. Il y a eu un silence très pesant. Il y avait la conviction sourde que la littérature populaire avait été probablement contaminée par l'idéologie nazie, ce qui était vrai en partie. Ensuite, il y a eu des purges dans les bibliothèques. Enfin, il y a eu des pertes de guerre : des librairies, des dépôts de livres ont été brûlés. Et la littérature policière, en Allemagne, est encore victime d'un certain mépris, même aujourd'hui. En revanche, il y a une vague de romans policiers actuels dont l'action se déroule sous le III^e Reich. Ce qui contraste fortement avec les Krimis de l'époque nazie, qui se passent souvent dans une Allemagne non datée, vague, intemporelle.

Y a-t-il eu des polars avec un héros nazi ?

Non. Il n'y a pas eu de Supernazi. La contradiction, c'est que le parti nazi se voulait populaire, mais avait peur de se montrer sous un jour vulgaire, en frayant ouvertement avec un sous-genre littéraire.

Donc, ce sous-genre est quand même resté un espace de liberté.

D'une certaine façon, oui. Car il y a quelque chose d'irréductible, dans le polar. C'est un genre dont le ressort est le désordre. Ce qui pose un problème aux sociétés totalitaires. ■